



Le projet de thèse de DBA

Paul Beaulieu et Michel Kalika (coord. par)

Coll. « Business Science Institute », EMS 2017, Paris

Il fallait bien 18 éminents professeurs de sciences de gestion (plus un récent docteur) pour s'atteler à la tâche attendue, et ardue, d'éclairer le milieu académique de même que les futurs et actuels doctorants sur la thèse de DBA. La question des parcours doctoraux fait l'objet, aujourd'hui plus qu'hier, de diverses interrogations. On se reportera utilement à l'étude de la Fnege 2017 (réalisée par M. Albouy et A-C Martinet) pour mesurer pourquoi et comment le thème est d'actualité. Au sein du vaste ensemble des sujets en discussion, les particularités du DBA occupent une place non négligeable. On ne peut légitimement tenter de promouvoir, depuis déjà de nombreuses années, la nécessité de voir les thèses de doctorat – pas toutes il est vrai, s'orienter vers des considérations plus pratiques, en négligeant les DBA pour lesquels cet aspect est au cœur du métier. L'ouvrage publié chez EMS en 2017 dans la collection du BSI

(Business Science Institute) vient occuper une partie du terrain.

Les 18 professeurs engagés dans l'opération sous la houlette de Paul Beaulieu et Michel Kalika viennent d'horizons divers : France, international ; grandes écoles, universités ; marketing, RH, stratégie, etc. ; qualitatif, quantitatif ; fondamental, appliqué. La palette est large, les propos (une introduction et 15 chapitres) multiples, les recommandations et analyses variées et toujours centrées sur la connaissance, la recherche, les voies de progrès.

Un commentaire liminaire est d'indiquer que le contenu de l'ouvrage va au-delà de la thèse de DBA. Les conseils, voire la liste des exigences imposées à un doctorant, sont bien souvent applicables au PhD, comme – mais c'est évidemment moins vrai – à la rédaction de mémoires, ou projets, appelés parfois thèses de MBA. Rien d'étonnant à cela. Les objets ou acteurs que sont la connaissance, le

rédacteur, le superviseur, le thème, les questions, le projet, l'ambition, se retrouvent aussi bien dans un parcours DBA qu'un parcours PhD. Toutefois, à l'évidence, et donc l'ouvrage mérite son intitulé, ce sont les particularités des DBA qui sont soulignées. Le premier chapitre se donne très vite la mission de différencier la thèse de DBA de celle de PhD ou du MBA. Pour faire simple et en espérant que les rédacteurs de l'ouvrage veuillent bien accepter un raccourci « la thèse de DBA est une production scientifique à l'image des pratiques managériales » donc, *a priori*, elle émane d'un doctorant immergé dans le milieu du « business ».

L'ouvrage fait appel à trois natures de contributions ou plutôt apporte des éclairages utiles au doctorant aux étapes de son parcours : d'abord, le début ou même le pré-début, ensuite la collecte des informations, enfin l'écriture.

Commençons par la toute première phase de la thèse. Chacun sait que les premiers instants sont cruciaux et complexes. Ils sont cruciaux car les confusions, voire les erreurs, à ce stade se rattrapent rarement. Ils sont complexes car le doctorant, admettons-le venant de la pratique, s'initie à un exercice dont il a jusque-là ignoré les règles. Ainsi, les 6 premiers chapitres, grâce à la parfaite maîtrise du sujet de la part de nos collègues font valoir tout à la fois : énoncé, problématique, questions de recherche, objectifs, *research gap*, épistémologie, théorisation, démarche, outils, exploration, cadre. Cette liste est bien longue ! Un doctorant retiendra que, en recourant à une explication imagée, le bon pêcheur avant de se rendre au long d'un ruisseau s'informe sur la probable composition halieutique du ruisseau, repère l'environnement du

ruisseau (arbustes, hautes herbes, abords dégagés), s'arme d'un équipement (canne à mouches longue ou courte, moulinet à bobinage rapide ou lent), prévoit une nature d'appâts (mouche noyée, sèche, cuillère) s'habille en conséquence (chaussures, bottes, cuissardes, waders) et enfin met sa connaissance du comportement des truites au bénéfice ultérieur espéré dans son panier. Il en est de même pour le chercheur qui doit bien s'armer avant d'aller trop loin et, donc, aménager pour son propre compte la longue liste des termes énoncés plus haut. Voilà ce que suggèrent les premiers chapitres. Cette partie « convoque » (comme on dit souvent mais quelle vilaine expression !) Popper comme Crozier, Ricoeur comme Sandberg, Bachelard comme Yin. Que les doctorants se rassurent. Les « gros mots » sont décortiqués par les auteurs et l'essentiel apparaît au niveau des recommandations. Poursuivons par le terrain. Quatre chapitres sont peu ou prou dédiés à la relation entre le chercheur et son terrain. Comment le choisir ? Quels sont les risques ? Quelles compétences maîtriser ? De quels aspects techniques se méfier ? Les questions sont d'importance et sont naturellement liées à la première phase. Une démarche qualitative (et constructiviste ?) n'appelle pas le même terrain, la même méthode de collecte qu'une démarche quantitative (et post-positiviste ?). Les informations collectées sont fréquemment tellement nombreuses, disparates, parfois contradictoires qu'elles sont en mesure d'asphyxier le thésard. C'est sans doute ici qu'un SWOT personnel du chercheur aura été préalablement utile : de quelle disponibilité de temps puis-je disposer ? Ai-je les moyens financiers pour une comparaison internationale ? Les logiciels traitant les équations structurelles n'ont-ils aucun secret

pour moi ? Saurai-je questionner longuement une personne, comme je le fais dans mon métier ? Les réponses vont engendrer des portes de recherche ouvertes et des portes quasiment fermées.

Finissons par la pratique, par la vie au quotidien. Tout d'abord, le chercheur n'est pas seul, même s'il est isolé. Il est en relation étroite, régulière, partielle, riche, utile, équilibrée (que cette liste est optimale) avec son superviseur, son directeur de thèse. Le contrat de thèse est un CDD (pouvant se muer en CDI) dans lequel les deux acteurs disposent de droits et de devoirs. Un chapitre éclaire le doctorant sur la nature complexe de cette relation. Mais il s'agit aussi d'écrire. Le type de langage, le niveau de la langue utilisée sont des signaux précieux qui sont envoyés au lecteur. De mauvais choix peuvent miner le projet de thèse. C'est encore dans cette partie la position du rédacteur au regard de la littérature existante. Warning ! Le risque de plagiat – parfois inconscient – mal maîtrisé ouvre la porte aux plus amères désillusions : le rejet d'un travail. C'est enfin une réelle gestion de projet. Le meilleur ami, comme le meilleur ennemi

du thésard est le temps. La gestion correcte du planning procure les meilleures chances de réussite dans les délais. Des chapitres successifs apportent des éclairages sur ces divers points.

Au final, l'ouvrage alerte le lecteur sur la caractéristique essentielle de la thèse de DBA : elle vise la « relevance » donc le côté pratique sans s'écarter d'un iota de la nécessité de la « rigour » donc du côté scientifique. Voilà un bien joli double objectif à atteindre.

S'il devait manquer un chapitre à l'ouvrage ce serait celui dédié à la joie, au bonheur, au plaisir, à la jouissance qu'éprouve un thésard engagé dans un DBA, voire un PhD, lorsqu'il découvre un espace nouveau, non résolu dans le champ de la connaissance. Quelle satisfaction alors que celle de la découverte ! Quelle félicité que d'apporter une pierre nouvelle au mur des pratiques managériales ! Nous reviendrions au pourquoi du DBA. Voilà un thème tout trouvé pour le prochain ouvrage de la collection du Business Science Institute.

Jean-Pierre Helfer
Université de Paris I